

Dossier de presse



19 novembre –
30 décembre 2021
création



Contacts presse

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil 01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Mère

création

du 19 novembre au 30 décembre 2021 au Grand Théâtre

relâche les 7, 24, 25 et 26 décembre du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30, le dimanche à 15h30 et le lundi 27 décembre à 20h30 spectacle en français et en libanais surtitré durée 2h10

texte et mise en scène Wajdi Mouawad

distribution

avec

Odette Makhlouf Nayla Wajdi Mouawad Wajdi adulte Christine Ockrent elle-même Aïda Sabra Jacqueline Emmanuel Abboud, Théo Akiki, Dany Aridi, Augustin Maîtrehenry (en alternance) l'enfant

et les voix de

Valérie Nègre dans le documentaire animalier Philippe Rochot lui-même Yuriy Zavalnyouk le frère

assistanat à la mise en scène Valérie Nègre
dramaturgie Charlotte Farcet
scénographie Emmanuel Clolus
lumières Éric Champoux
costumes Emmanuelle Thomas
coiffures Cécile Kretschmar
son Michel Maurer et Bernard Vallèry
musiques Bertrand Cantat en collaboration avec Bernard Vallèry
accessoires Carolina Sapiain Quiroz
coach Cyril Anrep
traduction du texte en libanais Odette Makhlouf et Aïda Sabra
suivi de texte et surtitrage Sarah Mahfouz
stagiaire scénographie Dimitri Lenin
construction du décor par l'atelier de La Colline

Alternance du rôle de l'enfant :

Emmanuel Abboud les 20, 26 novembre, les 2, 9, 15, 17, 28 et 30 décembre, Théo Akiki les 21, 25, 27 novembre et 1^{er}, 10, 14, 16 et 29 décembre, Dany Aridi les 19, 24, 28 novembre et 3, 19 et 22 décembre, Augustin Maîtrehenry 23, 30 novembre et 5, 8, 12, 21, 23 décembre

production La Colline – théâtre national

Les photographies de Beyrouth, signées Gabriele Basilico, sont extraites de la série *Beirut*, 1991. Les images d'archives de Sabra et Chatila proviennent du journal télévisé d'Antenne 2 du 18 septembre 1982 et du film documentaire d'animation *Valse avec Bachir* réalisé par Ari Folman.

Les « hommes volants » ont été dessinés par Jean-Michel Folon pour les génériques d'ouverture et de fermeture des programmes d'Antenne 2 de 1975 à 1983 sur une musique de Michel Colombier.

Remerciements à Mario Abi Fram, Lucas Aouad, Roula Badaoui, Büke Erkoç, Jérôme Kircher, Nayla Mouawad et Yuriy Zavalnyouk. Remerciements particuliers aux studios Ferber et à Philippe Rochot.

Odette Makhlouf et Aïda Sabra sont représentées par Station Beirut en qualité d'agent.

Audiodescription

Le spectacle est proposé en audiodescription à destination des spectateurs aveugles et malvoyants, le mardi 14 décembre à 19h30 précédée d'une découverte tactile du décor et le dimanche 19 décembre à 15h30.

Réalisation Amandine Marco et Élisabeth Martin-Chabot pour les Souffleurs de sens.

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr du mardi au samedi de 13h30 à 18h30 15 rue Malte-Brun, Paris 20° / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarif

- avec la carte Colline de 8 à 15€ la place
- sans carte
 plein tarif 30 € / moins de 18 ans 10 €
 moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €
 plus de 65 ans 25 €

Et maintenant je suis là, comme à l'intérieur d'une paupière fermée, et je pense aux yeux de ma mère, et je ne sais pas pourquoi, ces yeux-là, bien plus que les miens, me donnent envie de pleurer.

Wajdi Mouawad

Mère est le troisième opus du cycle *Domestique*, après les solos *Seuls* et *Sœurs* et avant la création de *Père* et *Frères*. À partir d'éléments autobiographiques, Wajdi Mouawad déploie une fiction dans laquelle le regard d'un enfant de 10 ans observe le croisement de l'histoire d'une famille en exil à la grande histoire.

Fuyant la guerre civile libanaise, une mère et ses trois enfants trouvent refuge à Paris, tandis que le père est resté au pays pour poursuivre ses activités professionnelles. Cinq années d'attente et d'inquiétude, pendant lesquelles tous espèrent la fin de la guerre pour retrouver leur vie d'avant. Le dernier des enfants assiste, sans pouvoir exprimer, agir ou même sans en prendre véritablement conscience, au rouleau compresseur de l'histoire écrasant la personne qui lui est la plus chère, sa mère. Il ignore alors que ces événements le marqueront à jamais, du souvenir qu'il porte de sa mère jusqu'à faire de cette histoire un spectacle.

Votre langue n'est pas un vêtement, mais votre propre peau.

Freud à Arnold Zweig, 1936 – Correspondance, 1873-1939, Paris, Gallimard, 1966

Dérive

Après *Seuls* et *Sœurs*, vous poursuivez votre cycle *Domestique* avec un opus nourri plus encore d'éléments autobiographiques; reconstituant l'appartement parisien de votre enfance, plongeant dans des archives et vos souvenirs. Comment ce chemin s'est-il imposé?

Wajdi Mouawad – Le cycle Domestique se compose des cinq membres de ma famille: le père, la mère, la sœur, le frère et moi. Or, si tous ont effectué en substance le même parcours – un départ du Liban pour la France puis le Québec –, aucun ne raconte les mêmes souvenirs de la même manière. Le récit en devient tellement chaotique, polyphonique devrais-je dire, que j'ai eu envie de raconter les points de vue de chacun; non pour les opposer mais au contraire les exposer, sans qu'ils n'aient à rencontrer de contradiction. À l'instar de Seuls et Sœurs, je voulais coller à la réalité en partant cette fois de ma mère. Mais c'était oublier une autre réalité qui est celle du théâtre, qui fait dériver doucement le récit vers la fiction alors même qu'on est convaincu de rester dans la biographie. J'ai d'abord voulu par exemple recréer l'atmosphère du véritable appartement, celui-ci ayant cristallisé dans ma mémoire toutes mes sensations d'alors. Débarquer d'un pays du bout du monde pour habiter dans le 15° arrondissement un immeuble de style haussmannien avec concierge, ascenseur et moquette avec bosses, alors que j'avais passé toute mon enfance dans une forêt peuplée d'animaux, a pour moi été une expérience lunaire. Mais reproduire cet univers trop réaliste annihilait toute possibilité de poésie. Nous avons donc simplifié et abstrait pour créer du vide et ouvrir l'écriture.

Mère est en quelque sorte le fruit de deux notions qui me sont chères: la dérive et l'accumulation. Au mot « dérive », dans le dictionnaire, on trouve cette définition: variation lente d'une grandeur. Au-delà du fait d'être fasciné par la présence d'une phrase aussi poétique dans le dictionnaire, j'ai d'abord interprété le mot « grandeur » comme « beauté », avant de réaliser qu'il s'agissait d'une mesure. Variation d'une mesure. Ce n'est pas sans lien avec cette image que j'aime bien, celle du « sac à dos » : chacun de nous en porte un, vide au début ; mais chaque jour, des événements, des personnes, la vie, ajoutent des petits cailloux si imperceptiblement qu'on ne sent jamais le poids s'additionner! Les années passant, on ne sait plus pourquoi on se sent mal, n'ayant même plus conscience de la présence du sac. Le jour où un événement immense survient, — la personne dont vous êtes secrètement amoureux vous déclare son amour — le poids du sac s'évapore en un instant et vous ressentez une légèreté inédite. Mais quand cette histoire d'amour s'achève, tout le poids du sac soudainement écrase vos épaules. Alors on s'interroge sur son existence, et sur son contenu. On découvre les cailloux, et on tente de se souvenir de l'histoire liée à chacun d'eux. Mère est aussi cette tentative.

Mère est le premier des opus de Domestique à être titré au singulier, quelle en est la raison?

W.M. – Parce qu'on n'a qu'une seule mère. Pourtant derrière ce singulier se cache un pluriel. Tous les Libanais ont deux mères. La seconde, qui les a mis au monde autant que leur propre mère, est la guerre. Je n'échappe pas à cela. Être l'enfant de ces deux mères est une prise de conscience tout à fait réelle. Mes parents sont les premiers alphabétisés d'une lignée de montagnards, qui ne pouvaient que survivre dans les montagnes chrétiennes enclavées de l'Empire ottoman, le fossé me séparant de mon grand-père est semblable à un écart de plusieurs siècles... Il ne s'agit même plus de dérive, mais d'un tout autre destin!

Si j'étais resté au Liban, j'aurais été quelqu'un de complètement différent, sans doute eu d'autres enfants que les miens. C'est vertigineusement troublant de se dire que ces êtres-là existent grâce

à un événement aussi épouvantable que la guerre! De la même manière, je n'aurais probablement jamais fait de théâtre: c'est donc une guerre de 400 000 morts, sans compter les disparus et les conséquences irréparables à venir, qui m'a sauvé! Un prix chèrement payé, non? Cela pour dire que des événements aussi singuliers et majeurs que changer de pays, de langue, d'amis, événements subis par l'enfant que j'étais, ne sont certes pas de mon fait mais font ma vie. Parvenir à assumer ce vécu est un chemin.

Convoquer votre enfance nécessitait de jouer en libanais or vous n'écrivez pas en arabe. Comment s'est déroulé le processus de création?

W.M. – Pour Tous des oiseaux, j'ai écrit un texte en français ensuite traduit en quatre autres langues, ce qui m'a vraiment donné l'impression d'un déplacement vers un lieu inhabituel, une langue autre. À l'inverse, avec Mère, j'ai eu la sensation phénoménale d'être « détraduit », comme si l'on faisait apparaître la véritable écriture. Jusqu'à ce spectacle, j'avais toujours travaillé avec des acteurs qui m'étaient étrangers, qui ne parlaient pas ma langue. Quels que soient les spectacles et l'exceptionnelle qualité des acteurs avec qui j'ai collaboré, le travail que j'ai eu à produire pour les amener au rythme, à la vitesse et au cri qui sont ceux de mon écriture, a été titanesque. Mais ici les deux comédiennes libanaises attrapent le rythme de ce que j'écris sans effort et sans avoir besoin d'être convaincues, tout simplement car elles le connaissent! Entendant pour la première fois au plateau les mots comme je les pense est ce qui m'a fait réaliser que j'ai toujours écrit en arabe. Comme si on avait enlevé le vernis de français qui voilait la langue aujourd'hui révélée. Pour autant, je comprends dans le même temps que le libanais n'est pas capable de prendre en charge une certaine forme de poésie, de lyrisme qu'il m'importe d'incorporer à l'écriture. Par exemple le monologue final de Tous des oiseaux me semble impossible à traduire en arabe, sauf à devenir de l'arabe classique. Dans Mère, et c'est tant mieux, il n'y a pas la place pour que l'écriture verse dans la poésie, tout simplement parce que ma mère était une femme très concrète. L'écriture est en conséquence très râpeuse, âpre, rêche, à l'image de la situation et l'état dans lesquels était ma mère lorsque nous vivions à Paris.

Plus largement, je réalise que ma langue d'écriture n'est ni française ni libanaise, et si je retournais aujourd'hui faire du théâtre au Liban, je serais confronté à un autre choc: même si l'arabe est la langue de la poésie par excellence, ce n'est pas la mienne. Mon écriture est métissée, entrelaçant une phrase de poésie allemande avec une parole de ma mère ou celle d'un autre artiste... une écriture « de coin de table » en somme, « attendant de repartir », comme si ce lien au départ était trop ancré dans mon esprit pour que je m'installe. Et cela agit directement sur la manière et le rythme de l'écriture; la poésie à laquelle j'accède est celle d'un homme qui n'est pas chez lui. Ce patchwork est une langue de l'exil.

Comment la mémoire de la guerre que vous partagez avec les comédiennes libanaises apparaît-elle au plateau ? omment résonne-t-elle au présent ?

W.M. — Le collectif au Liban est infiniment puissant. Dans ce tout petit pays où l'on est peu nombreux, le partage est très charnel, la manière de se parler et de vivre ensemble presque familiale, même avec des inconnus. Les enfants libanais appellent « tantes » toutes les femmes et « oncles » tous les hommes. Quand la guerre civile survient au sein d'une telle culture, elle ressemble à la série Dallas. On s'en raconte les épisodes. Entre deux bombardements, après des tirs opposant voisins, cousins, frères, on se dit : « c'est pas grave », « ça va aller ». Et encore aujourd'hui, après l'explosion du port et vivant sans électricité, beaucoup se disent : « c'est pas grave », « ça va aller ». Ce n'est pas véritablement de la résilience, mais plutôt « que faire d'autre ? », car de toute façon il faut continuer à vivre ensemble. Aïda Sabra, Odette Makhlouf et moi partageons les mêmes souvenirs. Les scènes que j'écris en pensant à ma mère sont des scènes qu'elles ont vécues. Elles sont si réelles pour nous que la mémoire resurgit de façon naturelle dans le corps et la langue. Mais le plus saisissant est qu'elles disent aussi le présent. Lorsqu'on écoute les actualités de 1983 sur la guerre du Liban, on est stupéfaits tant elles nous catapultent en 2021 :

mêmes faits, mêmes personnes. Les chefs des milices d'alors sont toujours ceux qui gouvernent aujourd'hui. Et l'inquiétude des familles d'alors est celle des familles d'aujourd'hui, celle d'Odette Makhlouf par exemple, qui vit toujours au Liban et à qui la question de l'exil se pose sans cesse.

Que dire de l'écho provoqué par la brutalité des souvenirs?

W.M. – Je n'ai pas connu ma mère autrement qu'inquiète et impatiente, sans aucune place pour l'affection, la tendresse ou la douceur. C'était impossible pour elle à Paris. Au Liban, les gens partageaient sa guerre. À Paris, elle était seule. C'était aux nouvelles télévisées d'Antenne 2 qu'on voyait les bombardements de Beyrouth. Il n'y avait alors évidemment ni portable, ni mail. Et les lignes téléphoniques libanaises étaient souvent coupées. On ne pouvait joindre ses proches. Il fallait vivre, continuer à sortir de chez soi, sans pouvoir partager ses inquiétudes. Ce décalage ahurissant a rendu ma mère folle, répétant à l'envi qu'elle aurait préféré être sous les bombes au Liban qu'à Paris dans cet état flottant. C'est dans cette désillusion que réside la brutalité: elle qui croyait quitter la guerre en quittant le Liban, n'a rien quitté du tout, c'est même pire de loin. Tous les enfants libanais de ma génération ont assisté à cela. Dépositaires de cette charge émotive, chacun de nous se débrouille pour gérer cet héritage-là; pour ma part, c'est en écrivant.

Entretien réalisé par Marie Bey et Fanély Thirion, octobre 2021

La perte sera tout, la douleur et la joie.

Robert Davreu

Le cycle Domestique

Tirant le fil de la mémoire pour tisser une toile de fictions, Wajdi Mouawad œuvre au cycle *Domestique*, prise de conscience sur la manière dont un événement hors du commun tranche le quotidien.

Source

À l'époque de la création de *Littoral* en 1999, Wajdi Mouawad n'avait pas conscience de cheminer vers un cycle de création. Pourtant, les spectacles qui ont suivi : *Incendies* en 2003, *Forêts* en 2006 lui ont fait apparaître l'évidence d'une sensibilité commune de ce qui est ensuite devenu avec *Ciels*, en 2009, une quadrilogie nommée *Le Sang des Promesses*.

Ainsi en a t-il été de *Seuls*, qui, après avoir été créé en 2008, a inauguré un nouveau chapitre artistique, creusant le sillon d'un mode de travail nouveau et prolongeant la recherche autour d'univers familiers.

Composition

De cette intuition est alors imaginé le cycle *Domestique*: ainsi *Seuls*, symbole du fils, ouvre la voie en 2014 à un second solo, *Sœurs*, lui-même suivi de la création à venir de *Mère* en 2021, puis *Père* et *Frères* dans les années prochaines, probablement sous la forme de solos, de duos ou d'équipes restreintes.

Wajdi Mouawad explore dans ce cycle de création une écriture polyphonique où matières, images, sons, objets composent le récit même du spectacle.

Retournant le sol du quotidien, de l'autofiction et de l'intime, il arpente les sillons de ce qui deviendra une cartographie familiale, dessinée par cinq figures.

Ensemble

Ainsi, tel un objet que plusieurs personnes décrivent depuis un angle différent pour mieux en saisir la réalité complexe, la diversité des vécus des membres de la famille et la multiplicité de leurs positions tendent vers une compréhension plus universelle du sujet.

Dès lors, ces figures parentées, à travers le prisme de l'intimité, portent naturellement un regard sur la grande histoire.

Biographies

Wajdi Mouawad

Né au Liban en 1968, l'auteur metteur en scène comédien y a passé son enfance avant de rejoindre la France puis le Québec où il a vécu sa jeunesse. Wajdi Mouawad fait ses études à Montréal et obtient en 1991 le diplôme en interprétation de l'École nationale de théâtre du Canada. Sa carrière d'auteur et de metteur en scène s'amorce au sein du Théâtre Ô Parleur en portant au plateau ses propres textes, publiés aux éditions Leméac/Actes Sud-Papiers: Partie de cache-cache entre deux Tchécoslovaques au début du siècle (1991), Journée de noces chez les Cromagnons (1994) et Willy Protagoras enfermé dans les toilettes (1998), puis Ce n'est pas la manière qu'on se l'imagine que Claude et Jacqueline se sont rencontrés coécrit avec Estelle Clareton (2000). En 1997, il écrit et met en scène Littoral (qu'il adapte et réalise ensuite au cinéma en 2005); puis Rêves (2000), Incendies (2003) qu'il recrée en russe au Théâtre Et Cetera de Moscou (et qui sera ensuite adapté au cinéma par Denis Villeneuve en 2010, sélectionné dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère lors de la 83° cérémonie des Oscars et présenté dans la mise en scène de Stanislas Nordey au Théâtre national de la Colline en 2008 et au Théâtre national de Strasbourg en 2016) et Forêts en 2006. En 2008, il écrit, met en scène et interprète Seuls, toujours en tournée, notamment à l'international. En 2009, il se consacre au quatuor Le Sang des Promesses, qui rassemble, en plus d'une nouvelle version de Littoral, les spectacles Incendies, Forêts et la création de Ciels. Puis en 2011, Temps est créée à la Schaubühne à Berlin en 2011. Il écrit des pièces et récits pour enfants (Pacamambo, Un obus dans le cœur, La petite pieuvre qui voulait jouer du piano), des entretiens, ainsi que les romans Visage retrouvé puis Anima (qui a reçu plusieurs prix et notamment en 2012 le grand prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres, le prix Phénix de la Littérature, le prix littéraire du deuxième roman de Laval et en 2015 le prix Lire en Poche de littérature française).

Comédien de formation, il interprète des rôles dans ses propres spectacles, mais aussi sous la direction d'autres artistes comme Brigitte Haentjens dans Caligula d'Albert Camus (1993), Dominic Champagne dans Cabaret Neiges noires (1992) ou Daniel Roussel dans Les Chaises d'Eugène Ionesco (1992). En 2010, il interprète Stepan Fedorov dans la pièce Les Justes de Camus mis en scène par Stanislas Nordey et présenté à La Colline. Son parcours lui donne à explorer aussi d'autres univers: Al Malja (1991) et L'Exil de son frère Naji Mouawad, Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, Macbeth de Shakespeare (1992), Tu ne violeras pas d'Edna Mazia (1995), Trainspotting d'Irvine Welsh (1998), Œdipe Roi de Sophocle (1998), Disco Pigs d'Enda Walsh (1999), Les Troyennes d'Euripide (1999), Lulu le chant souterrain de Frank Wedekind (2000), Reading Hebron de Jason Sherman (2000), Le Mouton et la Baleine d'Ahmed Ghazali (2001), Six personnages en quête d'auteur de Pirandello (2001), Manuscrit trouvé à Saragosse opéra d'Alexis Nouss (2001), Ma mère chien de Louise Bombardier (2005) et Les Trois Sœurs de Tchekhov (2002). Il collabore régulièrement avec Krzysztof Warlikowski (traduction de Un tramway nommé désir – créée en février 2010 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, Contes africains d'après Shakespeare, créée au Théâtre national de Chaillot en 2011, Phèdre(s) créé à l'Odéon – Théâtre de l'Europe en 2016. Il porte au plateau les sept tragédies de Sophocle (en trois opus Des femmes composé de Les Trachiniennes, Antigone, Électre – créé en 2011, Des Héros avec Ajax un cabaret et Œdipe Roi – créé en 2014, puis Des Mourants inspiré d'Œdipe à Colone et de Philoctète avec Les Larmes d'Œdipe et Inflammation du verbe vivre, solo qu'il interprète encore à ce jour en tournée. L'intégrale, sous le titre Le Dernier jour de sa vie a été présenté dans le cadre de Mons 2015 capitale européenne de la culture. À l'invitation de l'Opéra de Lyon et de la Canadian Opera Company (Opéra de Toronto), il met en scène L'Enlèvement au sérail de Mozart en juin 2016 à l'Opéra de Lyon (direction

musicale Stefano Montanari) et en septembre 2021 Œdipe d'Enesco à l'Opéra de Paris.

Il est nommé directeur de La Colline le 6 avril 2016. Créé en 2017, Tous des oiseaux remporte le Grand prix ainsi que le prix de la Meilleure création d'éléments scéniques décernés par l'Association professionnelle de la critique de Théâtre, de Musique et de Danse. Il crée le spectacle Notre innocence au printemps 2018, Fauves au printemps suivant puis Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge avec Arthur H à la fin de l'année. En 2020, il remonte Littoral dans une nouvelle version.

Son cycle *Domestique* prolonge sa recherche autour d'univers familiers, avec la création de *Sœurs* en 2014, présenté à La Colline en juin 2021, puis celle de *Mère* en novembre 2021 suivi de *Frères* avec Robert Lepage et *Père*.

Odette Makhlouf

Née en 1978 à Jounieh au Liban, Odette Makhlouf est actrice et réalisatrice. Après des études de cinéma et d'audiovisuel à l'Université Saint-Esprit de Kaslik au Liban et à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, elle écrit et réalise deux courts métrages. Al Hayt (Le Mur) sorti en 2012, portrait de la société libanaise d'après-guerre, remporte la mention spéciale du jury du Bird's Eye View Film Festival 2013 au Royaume-Uni et le prix du Meilleur premier film au Festival du film libanais 2014. En 2018, elle tourne et monte en super 8 le court métrage Verbe Retenir, un essai graphique sur l'amour et la peur de la mort qui remporte le second prix du jury aux 20^e Rencontres Cinéma et Vidéo de Nice. Artiste pluridisciplinaire, elle publie en 2015 un livre de photographies J'espère revoir ton visage, dédié à ses proches vivant à Homs en Syrie, témoins de la mémoire d'une ville en pleine destruction. Au cinéma, elle joue en 2016 dans le film *Tramontane* de Vatché Boulghourjian et dernièrement elle interprète le rôle d'Amale aux côtés de Wajdi Mouawad dans le premier long métrage de Chloé Mazlo, Sous le ciel d'Alice.

Christine Ockrent

Journaliste et écrivain, Christine Ockrent anime sur France Culture l'émission hebdomadaire « Affaires étrangères ».

Elle commente régulièrement l'actualité française et internationale pour la BBC, CNN et d'autres chaines de télévision et de radio étrangères. Précédemment, elle était Directrice générale déléguée de l'Audiovisuel extérieur de la France, regroupant France 24, RFI, MCD et actionnaire principal de TV5 Monde.

Elle a dirigé la rédaction des hebdomadaires l'Express et de L'Européen.

Première femme responsable du journal de 20h à la télévision française dans les années 1980, elle a réalisé et présenté plusieurs émissions de débats et de reportages, récompensées par diverses distinctions françaises et étrangères. Elle a également animé des émissions de radio (Europe I, RTL, France Inter, BFM). Elle a commencé sa carrière dans les chaines de télévision américaines NBC News et CBS News où elle a travaillé pendant huit ans pour le magazine d'information « 60 Minutes ». Christine Ockrent a écrit seize ouvrages dont récemment La Guerre des récits, un essai sur les confrontations géopolitiques provoquées par la pandémie, publié aux Éditions de l'Observatoire. Elle est membre du conseil d'administration de l'European Council on Foreign Relations (ECFR), du Center for European Reform, de Human Rights Watch France et de la French American Foundation.

Elle est diplômée de l'Institut d'Études politiques de Paris.

Aïda Sabra

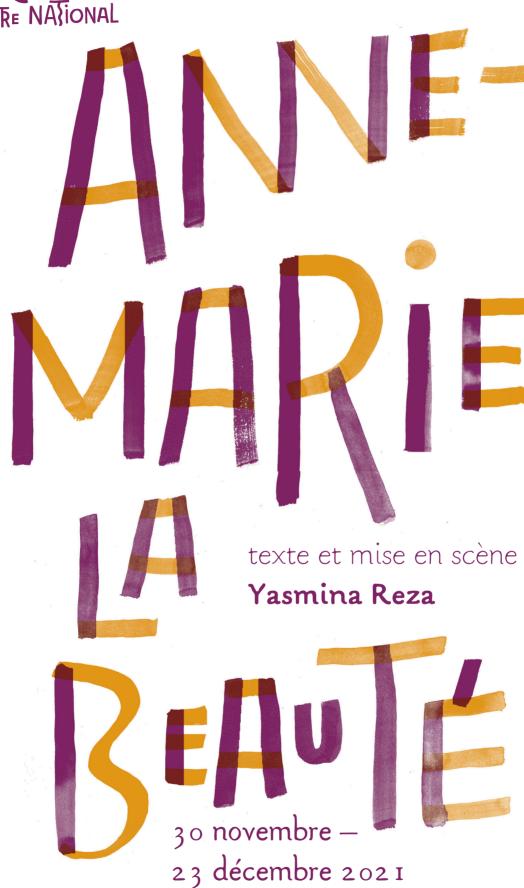
Originaire du Liban, Aïda Sabra est actrice, metteuse en scène et écrivaine.

Après avoir obtenu en 1986 un diplôme d'études supérieures en Art dramatique à l'Université libanaise, elle complète sa formation avec un cursus en danse classique et moderne à Beyrouth, Paris et Montréal où elle s'installe de 1990 à 1994. Egalement formée à l'art de l'expression corporelle et au mime, elle est enseignante en arts

scéniques et expression corporelle depuis 1995. Au théâtre, elle travaille notamment avec Faek Homeissi dans All That Mime, Mime 25, Mime 88 et Mime 86, spectacles pour lesquels elle reçoit à deux reprises le prix de distinction du Festival de théâtre de Damas, Lina Abiad dans Le Dictateur de Issam Mahfouz pièce lauréate en 2013 du Prix Al Sheikh Dr. Bin Mohammad Al-Qasimi du Festival du Théâtre Arabe aux Emirats-Unis, Nehmé Nehmé dans la création collective de Vitrine, Jawad el-Assadi dans Les Femmes du saxophone ou encore Sophie Gee dans Habibi's Angels: Commission impossible de Hoda Adra et Kalale Dalton à Montréal

Après plusieurs rôles à la télévision libanaise, elle joue au cinéma dans Al-Najma de Gilbert Karam, grâce auquel elle obtient le prix de la Meilleur actrice des Regard de l'Icart Paris 2021, Bruxelles-Beyrouth de Thibaut Wohlfahrt et Samir Youssef, Le Voyageur de Hadi Ghandour et Are You Glad I'm Here? de Noor Gharzeddine ou encore Stable Unstable de Mahmoud Hojeij. Elle écrit et met en scène au Liban huit pièces dont Delete en 2013 et Bref! l'année suivante, Mme Najeh et la Clé en 2015 et dernièrement Météo Beyrouth. En 2008, elle ouvre à Beyrouth l'atelier Express et Improve où elle anime toujours aujourd'hui des ateliers artistiques dédiés aux professionnels comme aux amateurs en quête d'une recherche introspective. En 2016, elle lance une série de courtes vidéos sur les réseaux sociaux The Adventures of Sitt Najeh qui atteignent une audience mondiale. En 2019, le Beirut International Awards Festival lui remet un prix honorifique pour l'ensemble de sa carrière.

LA COLINE
THÉARE NASIONAL



pds 2020